

LIVRES

Eclats d'une enfance orpheline

Dans *Le Jardin de verre*, Tatiana Tibuleac fait le récit d'une enfance meurtrie en Moldavie.

JEUDI 28 MAI 2020 ANNE PITTELOUD



ROMAN

« Je nais la nuit, j'ai sept ans. Elle me prendrait dans les bras, me dit-elle, mais elle a les mains occupées. » On est saisi dès l'entame par la prose tranchante, claire et rythmée de Tatiana Tibuleac, qui donne sa voix à la narratrice du *Jardin de verre*. Lastotchka, hirondelle en russe, est le surnom que lui donne Tamara Pavlovna, venue la chercher à l'orphelinat. Une femme d'un certain âge, qui vit seule et l'entraîne avec elle dans la collecte de bouteilles usagées, souillées de vomi.

Nous sommes à Chisinau, en Moldavie – capitale de l'actuelle République de Moldavie, où est née Tatiana Tibuleac en 1978. Journaliste dans l'audiovisuel, elle a connu le succès avec *L'Été où maman a eu les yeux verts* (Syrtes, 2018). Dans ce deuxième roman, celle qui a tout quitté pour vivre en France explore une autre filiation douloureuse.

Abandonnée à la naissance, Lastotchka en colère se dit méchante. Elle est adulte quand elle se retourne sur son enfance écorchée, *Le Jardin de verre* se lisant aussi comme une adresse à ses géniteurs absents. Installée à Bucarest, elle est mère d'une petite Tamara fragile comme du verre, dont les os se brisent au moindre frôlement... Pour suivre au plus près celle qui reste hantée par une faille originelle, le roman file en effet la métaphore du verre brisé. La structure du récit est éclatée en courts chapitres, fragments d'une vie qui peine à trouver un sens. « Tout ce que j'avais appris ou aimé gisait en moi comme des morceaux de verre », dit Lastotchka. Même la langue russe, apprise dans la douleur mais qu'elle a fini par aimer. En arrière-plan se dessine la violence de l'occupation soviétique, la révolte des Moldaves en route vers l'indépendance – autre déchirure, celle d'un peuple et d'un pays.

Parfois, la fillette ouvre la porte et le soleil illumine les bouteilles, leurs couleurs se mêlant pour en créer de nouvelles : «Ma merveille, mon jardin de verre!» Son rêve ? Un kaléidoscope. Dans celui qu'elle trouve à terre, les éclats blessants du réel sont sans cesse réarrangés en une harmonie miraculeuse. Et c'est dans ce mouvement, -celui des relations aussi bien, qu'elle trouvera consolation, dans cette cour d'immeuble bigarrée où chacun – chacune surtout – la fera grandir.

Tatiana Tibuleac, *Le Jardin de verre*, traduit du roumain par P. Loubière, Ed. des Syrtes, 260 pp.